

366 MERCURE DE FRANCE
» monts et lui dis. Noël bien vienges tu ;
» n'est pas l'Archediacre revenu. Non ;
» dit-il , Sire , mais je suis revenu tout seul
» selon la chose estable , car je suis mort ;
» n'ayez-doubte , car je ne vous feray nulle
» paour , mais je vous prie que vous me
» secourez , car je suis en grans tourmens.
» Et pourquoi, dis je, vous vesquites assez
» honnestement avec moi ? et il dit , Sire ,
» il est vray que il me fût moult bien se'au-
» jourd'hui je n'eusse esté sous prins d'ire,
» et que je ne me fusse pas commandé aux
» Diabes. Je vous pry que vous admon-
» nestez à tous ceux que vous pouvez que
» ils ne facent pas ainsi. Car qui se comman-
» de aux Diabes il leur donne puissance
» sus soy , ainsi comme moi très-matheu-
» reux fis. Car ils eurent tantôt puissance
» de moi noyer. Et pour ce suis-je seule-
» ment tourmenté , car j'estois bien con-
» fez de tous mes pechiez et je rencheu en
» ce mal. »

Le traité d'entre le Chanoine d'Orleans
et son Clerc fut , comme on le voit , bien
mieux executé que celui des deux Ecoliers
de Vallognes dont il est parlé dans l'en-
droit cité des Memoires de Trevoux. L'es-
sentiel de l'uné et de l'autre convention
consistoit également dans la promesse que
celui qui mourroit le premier reviendrait
dire

dire des nouvelles de son sort. Le petit Desfontaines l'un des deux Enfans de Vallognes ne tint parole que sur l'article du retour, mais on eut beau lui faire des questions, s'il étoit sauvé, s'il étoit damné, s'il étoit en Purgatoire, si son Camarade étoit en état de grace, s'il le suivroit de près, on ne pût pas le faire cesser de conter ses aventures d'Ecolier, ni l'engager à répondre sur les articles importants pour lesquels seuls il avoit promis d'apparoître. Ce procédé, comme l'a remarqué M. l'Abbé de saint Pierre, n'est ni honnête, ni digne d'un ami. La conduite du Domestique d'Orleans fut bien plus civile, et de bien meilleure foi. Il apparut, non pas comme Desfontaines nud et à mi-corps, mais tel qu'il avoit vécu, et de plus en habillemens somptueux de ceremonie, sans causer la moindre frayeur. Il rendit un compte exact du triste état dans lequel il étoit tombé. L'interrogeoit-on, il répondoit à tout avec complaisance et avec justesse. C'est son Maître qui l'assure dans la suite de sa Narration.

» Et à donc je lui demanday. Comment as
 » tu si belle Chappe, si tu es en tourmens?
 » Sire, dit-il, cette Chappe qui est si belle
 » ainsi comme il vous est advis, m'est
 » plus pesante et plus grieve que une tour

se

» se elle étoit mise sus moy , mais cette
 » beauté est l'esperance que j'ai d'avoir par-
 » don pour la confession que je fis se j'ai
 » secours Et en se disant il s'évanouit
 » en pleurant.

» J'ai dit cette chose » continué l'Au-
 » teur de la Chronique dans le chapitre sui-
 » vant , » pour ce que il appere par ce dont
 » l'erreur de Virgile print son commence-
 » ment des Ames des Trepassez que il ap-
 » pelle Heroas , disant que ils ont celle
 » même cure , après la mort de Chevaux,
 » de Chariots et d'Armes que ils avoient
 » quant ils vivoient de laquelle chose ra-
 » comptoit très-certainement exemple. Eze-
 » baudus , mon Parain , jadis Chambellart
 » de Henry (a) Archevesque de Rheims.

Voilà l'évenement qui approche le plus
 de celui d'Anfac.

» Si disoit (Ezebaudus) Monseigneur
 » l'Arcevesque de Rheims Monseigneur
 » si m'envoyoit à Arras. Et comme en-
 » viron midy nous approuchissions en un
 » Bois moi et mon varlet qui alloit devant
 » moi et chevauchoit plustost , afin que
 » il me appareille logis. Il oyt grant tu-
 » multe en ce Bois , 'et aussi comme frainté
 » de divers Chevaux et sons d'Armures ,
 » et aussi comme voix de grant multitude

(a) Fils de Louis le Gros

de

» de force de Gens qui batailloient. Et donc
 » celui épouvanté retourna tantost à moi,
 » lui et son cheval. Et quant je lui demandai
 » pourquoi il retournoit , il repondit. Je
 » ne puis faire ne pour verge, ne pour espe-
 » ron que mon cheval passe oultre. Moy et
 » lui sommes si espoventés que nous n'o-
 » sons passer oultre. Car j'ai veu et ouy
 » merveilles. Car ce Bois est tout plein de
 » Diabes et de Ames des Trespassez, car je
 » les ai ouys crier et dire. Nous avons ja en
 » nostre compaignie le Prevost d'Aire et
 » nous aurons prouchainement l'Arceves-
 » que de Rheims. Et je respondi à ce. Fai-
 » son le signe de là Croix et passon oultre
 » hardiement. Et comme je alloye devant
 » et je venisse au Bois , ces Ombres s'en
 » estoient ja allés et toutesfois oi je aucunes
 » voix confuses , et frainte d'Armes et fre-
 » mir de Chevaux , mais ne je ne vi les
 » Ombres, ne je ne pû entendre les voix.
 » Et quant nous tournasmes de là, nous
 » trouvâmes ja l'Arcevesque qui tiroit à
 » sa derniere fin , ne depuis que ces voix
 » furent oyes il ne vesquit que xv. jours.

Telle est la conclusion de l'histoire , il
 ne reste plus qu'à rapporter la consequen-
 qu'en tiroit Helinand. La voici.

» Et de là apparoit il quels les Chevaux
 » sont susquoi les Ames des Trepassez che-
 vauchent

310 MERCURE DE FRANCE
 » vauchent aucunes fois, car ce sont Dia-
 » bles qui se transforment en Chevaux. Et
 » ceux qui sont dessus sont très male curées
 » Ames chargées de pechiez aussi comme
 » d'aucunes Armutes et d'Ecus et de Heat-
 » mes, mais à la verité de la chose ils sont
 » ainsi enlaidis de leurs pechiez et char-
 » giez de telle chose selon le dit du Pro-
 » phete. Ils descendront en Enfer avec
 » leurs Armes. C'est-à-dire, avec leurs
 » membres, car ils firent Armes de ~~in~~iqui-
 » té en pechié, et ne les voulurent pas
 » faire Armes de droiture en Dieu. Il est
 » certain que le Cheval est beste orgueil-
 » leuse et fiere, et convoiteur de dissen-
 » sions et batailles, chault en Luxure et
 » puissant, et les Diabes transformés en
 » Chevaux, signifient que ceux qui sient
 » se esjoysoient au Monde en telles mau-
 » vaistiés. «

Si cela étoit il faudroit croire que les
 Morts dont les Ames se sont rassemblées
 à Ansacq avoient mené une vie plus tran-
 quille, moins ambitieuse et moins agitée
 que ceux dont les Ombres se sont depuis
 fait entendre vers la Suisse. Le bruit de ceux
 ci ressembloit à une bataille des plus achar-
 nées. (a) Avec les autres au contraire on
 n'a entendu ni Armes ni Chevaux : ils ne

(a) *Merc. de Decembre 1739. Vol. 2. p. 2839.*
 faisoient

faisoient que causer , rire et jouer des Instrumens. (b)

Des Manes dont l'occupation est si gracieuse et si réjouissante font vraisemblablement une classe différente de ces *Larves ou Estries* qu'Helinand décide ailleurs n'être autre chose *fors l'Ombre des Ames damnées ou des malins Esprits* , qui , selon ce que dit Saint Hierome , ont de nature d'espouenter petits enfans et de murmurer en lieux tenebreux.

Ces Larves , *Larva* , sont rendus dans les anciens Dictionnaires par le mot de *Loups - Garoux* qu'Etienne Pasquier n'a pas oublié, et dont les Nourrices font encore des histoires. Il en trouve une semblable dans Vincent de Beauvais , liv. 2. ch. 96. Elle pourra servir à l'instruction de l'Anonyme , qui dans le premier volume du Mercure de Juin (p. 1344.) demande l'origine de plusieurs Proverbes et entr'autres de celui, connu comme le *Loup-Gris*.

Je me remembre bien » dit Helinand dans » l'endroit cité ce que j'ai oüï compter , » quant j'estois enfant de plusieurs que » pour verité il estoit ung Villain du Terroier de Beauvais à qui sa Femme lavoit la » teste qui vosmit hors par la bouche une des

(b) *Ibid.* p. 2807. et suiv.

jointures

312 **MERCURE DE FRANCE**
» jointures de la main d'un Enfant. Et
» l'opinion du commun du Pays estoit que
» il avoit esté transformé long-tems en
» Loup et celle opinion fut confirmée par
» le vomissement des membres de l'En-
» fant. «

Je n'extraits plus de cette Chronique qu'un dernier fait plus vrai-semblable par la conformité qu'il a avec deux autres que MM. de S. André et Doïson ont attesté et expliqué, l'un dans ses Lettres sur les Malefices p. 221. et l'autre, aux Memoires de Trevoux du mois d'Avril 1725.

Ces deux Medecins ont publié qu'une Fille d'Orbec & une Religieuse de Tournay avoient rendu par les jambes, par la poitrine, par la Gorge, par le dessous de l'oreille, une grande quantité d'Epingles. Vincent de Bauvais, liv. 28. c. 126. rapporte d'après Helinand, que de son tems on avoit vû sortir du bras d'une Fille de saint Simphorien, au Diocèse de Lyon, plus de trente Aiguilles de fer, auxquelles succedèrent pendant plus d'un an de petites Broches de bois. La difference entre ces trois Histoires ne consiste gueres que dans le merveilleux. Dans la Religieuse de Tournay les Epingles laissent chacune leur playe. Dans la Fille de Lyon, ainsi que dans celle d'Orbec, à peine les Aiguilles étoient

étoient elles hors du bras ou de quelque autre endroit du corps qu'on ne voyoit plus par où elles étoient échappées. L'une avoüe qu'elle a plusieurs fois avalé des Epingles. Chez les autres, l'accident étoit l'effet de la Magie de deux Sorciers que l'on connoissoit bien. Si cette opinion n'a pas eu l'approbation de M. de saint André, du moins elle a emporté le suffrage du bon Hélinand.

Pour revenir au Phénomene d'Ansacq, Gaffarel, aux chap. 3. et 12. de ses *Curiositez inouïes*, en réunit un assez bon nombre d'à-peu-près semblables à celui-là, et il en distingue de deux sortes. Les uns, formés exprès par le Souverain Etre pour nous avertir de quelque désastre prochain. Les autres qui, suivant l'explication que divers Physiciens en ont faites dans le cours de cette année, ne viennent que de la disposition fortuite de l'air et des nuës. Le bruit d'Ansacq, s'il a été réel, ne pourra être rangé que dans la dernière de ces deux classes, puisque nous ne l'avons vû suivi d'aucun événement d'importance dont on puisse dire qu'il ait été le présage. Je suis, Monsieur, &c.

A Beauvais, le 13. Decembre 1732.

Sans Lettres , sans étude , avec plus d'un Docteur ,
Je veille quelquefois du soir jusqu'à l'Aurore ;

Mais je perds toute ma splendeur ,

Quand je vois le grand jour éclore ;

Devine qui je suis , benevole Lecteur.



LOGOGRIPHE.

M On nom a fait trembler Paris ,

J'ai même vû ma tête à prix :

Je fus depuis Heros de Comédie ,

Le Monde apprit par-là l'histoire de ma vie.

Je suis encor propre au Soldat.

En tout tems , dans la Ville , en Campagne , au
Combat.

Tranche mon dernier tiers , je presente une Fille ,

Connüe à l'Opera , fort tendre , et fort gentille ,

Rends moy vite dans mon entier ,

De mes tiers tranche le premier ,

Et fais ce que fait un bon Maître ,

C'est le seul moyen de connoître ,

Si le corps quel qu'il soit , est dur , mol , froid
ou chaud.

Dans ma totalité remets moi de nouveau ;

Je suis connu du Genealogiste ,

Le Peintre m'a fait naître , et sans que je resiste ,

L'Architecte m'ordonne et dispose de moi ,

Contraint

Contraint d'obéir à sa loy ;
 Autrefois dans un corps aussi fameux qu'habile,
 Mon premier tiers tout seul causa tant de debat ,
 Que sans avoir égard à son ancien état ,
 On voulut le chasser comme membre inutile.

La Font.

SECONDE LOGOGRYPHE.

MON corps est singulier dans toute sa figure.
 En plus de six endroits une ronde ouverture
 Sur ligne parallele est à chaque côté,
 Par là passe et repasse une sérosité.
 Je marche sur huit pieds , rangez de telle sorte ;
 Qu'en retranchant les trois qu'à la tête je porte ;
 Si vous les renversez , je désigne un tyran ,
 Le fléau des Humains , et vrai fils de Satan.
 Le reste de mes pieds est le nom de la chose
 Que devient aux Corbeaux un pendu qu'on ex-
 pose.

Coupez mon tout en deux : par sa dernière part
 Je suis Ville Picarde : ôtez son premier quart ,
 Me voilà sur le champ un animal qui vole ,
 Et dont la voix jadis sauva le Capitole.

Si tous ces traits , Lecteur , ne sont pas suffisans ;
 Je vais me démasquer par les chiffres suivans.
 Je me métamorphose en plus d'une manière.

Un,

Un , deux , trois , quatre et huit , je porte la lumière.

Otez quatre , je suis moitié de l'instrument.

Qui fit périr Henri par la main de Clement.

Un , deux , cinq , trois et huit , souvent sur la fougere.

J'ai des fieres Beutez désarmé la colere.

Si je suis cinq , six , sept , plus d'un flateur me suit.

Le désir de-six , cinq , gâte deux , trois et huit.

Cinq , deux , sept huit , je suis employée en cuisine.

Huit , six , un , huit , sur trois , huit et cinq je domine.

Deux , sept , marquent un lieu connu par ses bons vins ,

Un , sept , cinq , huit , pour vous , mes accens sont Divins ,

Mortels qui cherssez les concerts du Parnasse.

L'été ; six , cinq , trois , huit , les Dimanches j'a masse

Troupes de Paysans pour leurs champêtres jeux.

Cinq , six , trois , huit , je suis Ville de nom fameux.

Etant trois , six , cinq , huit , j'ai la prérogative

Qu'à me vouloir blanchir on perdrait sa lessive.

Trois , deux , cinq , un , sept , font un jardin curieux ,

Sur les bords de la Seine habité par des Dieux.

F. NOV.



NOUVELLES LITTÉRAIRES
DES BEAUX ARTS, &c.

HISTOIRE DES ROIS DE CHYPRE de la Maison de Lusignan. Et des différentes guerres qu'ils ont eues contre les Sarazins et les Genoïs. Traduite de l'Italian du Chevalier Henry Giblet, Cypriot, 2. vol. in 12. avec une Table des Matieres. *A Paris, chez André Cailleau, Place du Pont S. Michel, à côté du Quay des Augustins, à saint André: et Guillaume Saugrain, Quay de Gèvres, à la Croix blanche. 1732.*

L'ouvrage que nous annonçons. meritoit bien d'être traduit en notre Langue. Il a été composé en Italien par un Cypriot, plus en état par conséquent que bien d'autres de donner une Histoire exacte de ces anciens Maîtres de sa Patrie. Elle contient 11. Livres, écrits avec toute l'attention, la netteté de stile, et la précision possible. L'Auteur n'a pas eu besoin comme tant d'autres Historiens d'avoir recours à des faits étrangers, et à des digressions bien amenées pour rendre son histoire intéressante. Il ne dit de l'histoire des Peuples voisins,

voisins , ou même des autres Etats , que ce qu'il est nécessaire d'exposer pour la liaison des faits qu'il rapporte , et pour l'ordre de sa narration. Il étoit assez riche de son propre fonds sans aller chercher ailleurs des ornemens et des richesses , qu'il trouvoit dans la suite des événemens qui ont illustré la vie de ses Rois.

Nous serions tentés de donner une idée de chaque Livre de cette histoire tant elle est intéressante , et tant elle fait voir combien un petit Etat peut montrer de grandeur , et acquérir de gloire , selon qu'il est bien gouverné , mais cela nous meneroit trop loin. Les seuls Rois de la Maison de Lusignan à laquelle l'Auteur a borné son histoire , ont soutenu leur petit Royaume avec tout l'éclat et tout l'honneur que de puissants Princes ont pû mériter dans le gouvernement de grands Royaumes , et avec des forces considérables. Plusieurs de ces Rois ont recueilli par droit de succession les Royaumes de Jerusalem et d'Arménie ; mais il semble que la Providence n'ait voulu réunir ces trois Couronnes en une seule que quand Jerusalem et l'Arménie étoient déjà passées sous la domination des Infideles. On compte quinze Rois de cette Maison , dont le dernier mourut en bas âge.

A ce que nous avons déjà dit de la netteté et de la précision avec laquelle cette Histoire est écrite, nous ajouterons que l'on remarque un grand ordre dans l'arrangement, et l'enchaînement des faits que l'Historien rapporte, sans tomber pour cela dans l'ennuyeux et le fatigant défaut des Annales. On admire encore par tout une sage retenue dans l'Historien, lorsqu'il touche les Puissances : il y parle toujours respectueusement des Rois, lors même qu'il en rapporte les fautes; qualité très-estimable dans un Historien, qui sçait rendre aux Puissances un honneur dû et légitime : il est plus d'un Historien, même parmi ceux que l'on estime davantage, qui sont tombez dans le défaut opposé.

LETTRE à Madame T. D. L. F. sur M. Houdart de la Motte, de l'Académie Française, *A Paris, chez Chaubert, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à la Renommée et à la Prudence 1732. Brochure in 12, de 28, pages.*

Ce petit ouvrage est un hommage rendu à M. de la Motte par un ami plein de zèle pour sa mémoire, mais en même tems exempt de partialité et de prévention

tion. Nous croyons qu'on y trouvera des louanges fines et délicates , une critique judicieuse et approfondie , un stile elegant et précis , et beaucoup de talent pour un genre d'écrire très-difficile , qui a pour objet les choses de sentiment et de goût et dont le but est d'éclaircir et de fixer , s'il est possible , les idées sur cette matiere en remontant jusqu'aux principes des agrémens. L'Auteur après une idée generale du caractere de M. D. L. M. examine les differens jugemens qu'on a portés de ses ouvrages, et il en cherche les raisons. On l'a beaucoup loué ; on l'a beaucoup critiqué ; on a beaucoup parlé de lui , en un mot M. D. L. M. a été un objet important pour son siecle , preuve decisive d'un merite superieur. Mais il n'y a point de merite parfait , et l'Auteur est bien éloigné de ne reconnoître aucun défaut dans son illustre Ami. Il ne s'est pas même contenté là-dessus d'un aven general , il entre dans un détail raisonné , et il y a lieu de croire que son jugement fera celui de la posterité. Il finit par nous peindre M. D. L. M. tel qu'il étoit dans le commerce de la vie et dans la société. Le portrait est bien propre à faire regretter, aux uns de ne l'avoir pas connu , aux autres de l'avoir perdu , ou plutôt à renou-

322 MERCURE DE FRANCE
veller leurs regrets, mais à les renouveler
avec une sorte de douceur et de plaisir; et
il justifie en même-temps la part qu'avoit
l'Auteur à son estime et à son amitié.
Pour peindre si parfaitement M. D. L. M.
il faut lui ressembler beaucoup. Cet ou-
vrage est de M. l'Abbé *Trublet*.

L'ARGENIS de Barclai, Traduction
nouvelle. Par M. l'Abbé Josse, Chanoi-
ne de Chartres, 3. vol. in 12. A Chartres,
chez N. Besnard 1732. et se vend à Paris,
chez Guerin le Jeune, Quay des Augustins.

Cette Traduction n'a rien de commun
avec l'*Argenis*, Roman heroïque qui pa-
rut en 1725. Il étoit imaginé sur un plan
nouveau, on n'y trouvoit plus l'économie
du Roman de *Barclai*. Les discours poli-
tiques en étoient retranchez et la Poësie
dont ce Roman est semé en étoit abso-
lument supprimée. Ces considerations, loin
d'arrêter M. l'Abbé Josse, n'ont fait que
l'exciter davantage à nous donner une
vraie et entiere Traduction de l'*Argenis*:
le Public y lira avec plaisir la Poësie que
le nouveau Traducteur a renduë en notre
Langue avec toutes les graces et l'énergie
du Latin; l'Imprimeur de son côté n'a
rien épargné pour faire une belle Edition

L'ART D'ELEVER LA JEUNESSE, selon
la difference du Sexe, des âges et des con-
ditions, en suivant les principes de la Re-
ligion, de la Politique et de l'Economie.

*A Paris, chez Antoine Gandoüin, Quay
des Augustins; Barth. Laisnel, rue Saint
Jacques; J. B. Lamefle, rue de la vieille Bou-
clerie; et Alex. Mesnier, au Palais 1732.*

OBSERVATIONS DE CHIRURGIE aux-
quelles on a joint plusieurs Reflexions en
faveur des Etudiants. Par *Henri-François le
Dran*, de la Societé Académique des Arts,
Chirurgien juré à Paris, ancien Prevost de
sa Communauté et ancien Chirurgien
Major de l'Hôpital de la Charité, Demons-
trateur en Anatomie dans le même Ho-
pital. *A Paris, chez Ch. Osmont, rue Saint
Jacques 1731. 2. volumes in 12.*

DISSERTATION sur les différentes me-
thodes d'accompagnement pour le Clave-
cin, ou pour l'Orgue, avec le plan d'une
nouvelle Methode établie sur une mecha-
nique des doigts que fournit la succession
fondamentale de l'harmonie, à l'aide de
laquelle on peut devenir sçavant Compo-
siteur et habile Accompagnateur, même
sans sçavoir lire la Musique. Par *M. Ra-
meau, chez G. D. David, rue de Hure-*

324 MERCURE DE FRANCE
poix ; Boivin ; rue Saint Honoré ; et le
Clerc , rue du Roule. Prix 3. liv.

TRAITE' DES DIXMES EN GENERAL , sui-
vant la Jurisprudence ancienne et moder-
ne , établie et confirmée tant par les Or-
donnances , Lettres Patentes , Edits , Dé-
clarations et Arrêts du Conseil , que par
les Arrêts et Reglements rendus dans les
différens Tribunaux , conformément aux
Coutumes du Royaume. Par M. L. M. *A*
Paris , chez Mouchet , au Palais , 1731. 2.
volum. in 12. pp. 919.

TRAITE' DE L'ESPERANCE CHRE'TIENNE,
contre l'esprit de pusillanimité et de
défiance , et contre la crainte excessive.
Chez Phil. Nic. Lottin , rue S. Jacques ,
vol. in 12. pp. 443. prix 2. liv.

TRAITE' DU LIBRE ARBITRE et de la
concupiscence ; Ouvrages posthumes de
M. Jacques Benigne Bossuet , Evêque de
Meaux , Conseiller du Roi en ses Con-
seils , et ordinaire en son Conseil d'Etat ,
Precepteur de Monseigneur le Dauphin ,
premier Aumônier des deux derniers
Dauphins. *A Paris , chez Barth. Alix ,*
rue Saint Jacques 1731. in 12. pp. 218.

Depuis

Depuis les trois feüilles des *Reflexions diverses*, il en a paru plusieurs autres : dans une quatrième feüille, *sur la maniere de reprendre les hommes pour les corriger, &c.*

C'est un art tres-difficile dans la Théorie, dit l'Auteur, et tres-pénible dans la pratique, que celui de reprendre les hommes à propos ; le soin de les étudier sans cesse, l'attention continuelle à saisir les circonstances favorables, pour placer des avis qui puissent avoir l'utilité qu'on se propose ; les dégouts du peu de progresz que l'on fait, les chagrins que donnent les travers de celui qu'on veut corriger, il n'y a qu'une générosité extraordinaire, ou une forte inclination, qui puisse faire entreprendre de vaincre tant de difficultés.

Le penchant que nous avöns à juger de nous favorablement, nous fait méconnoître nos ressemblances, si elles ne sont tout-à-fait marquées. Lorsqu'on nous presente des défauts qui surpassent de beaucoup les nôtres ; au lieu de chercher à nous corriger, nous nous applaudissons de ce prétendu avantage. Cet inconvenient me fait juger qu'il y a peu de Pièces de Théâtre qui soient propres à réformer les mœurs ; la plupart des caractères

teres en sont si chargez , qu'ils n'offrent que des vertus au dessus de la force humaine , ou des vices rares à trouver. Ce n'est point icy le lieu de décider si celles de ces Pieces , qui approchent le plus du vrai-semblable , ne sont point aussi les meilleurs ; mais il est constant qu'elles nous sont plus profitables , étant plus à notre portée. Je ne voudrois pourtant pas assuter que les événemens de la Tragédie ne détournent l'attention de la Morale , et que la plaisanterie continuelle qui regne dans la Comédie , ne lui ôte de son poids ; on ne met guere de concurrence entre le plaisir de s'attendrir ou de rire , et l'embarras de réfléchir sur soi-même.

L'un des plus grands fleaux du vice et du ridicule , c'est sans doute la Satyre , lorsqu'elle est bien maniée. Dans ce genre d'ouvrage tout est direct et tout tend à un but principal , qui est d'instruire et de corriger ; il rassemble toute l'attention sur un même objet ; au contraire de la Comédie , qui l'affoiblit en le partageant. Son Stile plus vif et plus serré fait une impression plus forte et plus durable. La plupart des hommes ont besoin d'être frappez avec vigueur , pour sortir de l'assoupissement ou de l'indolence.

Quoi-

Quoique la Comédie demande plus de talens que la Satyre , peut-être que les ouvrages d'Horace et de Juvenal , ont plus contribué aux bonnes mœurs et au goût de ceux de Plaute et de Terence , et que la même chose est arrivée parmi nous à Despreaux et à Moliere , &c.

Quelle leçon ne doivent pas tirer de là quelques-uns des Auteurs qui écrivent aujourd'hui ? particulièrement ceux dont l'état semble demander plus de douceur et de modération ; les invectives dans un homme qui reprend l'erreur , sont des marques d'un esprit injuste ou d'une mauvaise éducation ; ne sauroit-on relever des fautes sans abattre ceux qui les commettent ? et pour prendre le parti de la vérité ou du bon sens , faut-il s'éloigner de l'un et de l'autre ?

Il n'y a rien de si ennuyeux et de moins instructif que ces Ouvrages pleins de fiel , ou un Auteur emporté , veut vous faire entrer dans ses vûes et dans ses ressentimens ; ces sortes de productions , bien loin de corriger les hommes , ne servent qu'à leur gâter l'imagination ; quand même , par une supposition hasardée , il s'agiroit de soutenir le parti de la vérité. Elle n'a que faire de ces deffenseurs furieux ; ils la deshonnorent par leurs emportemens , et lui donnent l'air du mensonge.